

 KI M'AIME
ME SUIVE
PRÉSENTE

ROUKIATA OUEDRAOGO

Je demande la route

Texte et mise en scène
Stéphane ELIARD et Roukiata OUEDRAOGO
Collaboration artistique Ali BOUGHERABA

Liste presse

22 novembre

Philippe Duvignal / Théâtre du blog

29 novembre

Thomas Hahn / Radio Libertaire

Le 30 novembre

Evelyne Scelles Fischer / Historia et Radio J

Claire Nini / A Nous Paris

Le 7 décembre

Charles Edouard Aubry / Au Balcon.fr

Le 12 décembre

Faustine Kopiejwski / Cheek Magazine

Le 20 décembre

Gearld Rossi / L'Humanité

Youna Rivallain / La vie

Le 21 décembre

Jean-Emmanuel Paillon / toute la culture

Jean-Christophe Brianchon / France Culture

Marie Pierre Paillot / Spectacles selection

Le 27 décembre

Olivier Frégaville / Transfuge, Le Parisien week-end, Blog l'œil d'Olivier

Le 3 janvier

Christian Besnerais / Sortz.com

Thomas Corlin / France Culture

Jeanne Ferney / La Croix

Anna Sigalevitch / France Culture

Le 4 janvier

Aïssatou N'Doye / France Culture

Le 30 janvier

Dany Toubiana / Theatrorama.com

Audrey Jean / théâtres.com

Nicolas Arnstam / Froggy delight

Annick Drogou / Spectacles selection

Guillaume Cherel / La grande parade.fr

Christine Monin / Le Parisien Week-end

Patrice Elie dit Cosaque / France O

Caroline Six / Elle

Alexandra Diaz / Regarts.org

Jean Grapin / larevueduspectacle

Le 6 février
Igor Hansen-Love / L'express
Isabelle Motrot / Causette

Le 13 février :
Benoît Lagane / France inter
Sandrine Blanchard / Le Monde
Guillaume d'Azemar de Fabregues / Blog je n'ai qu'uneviecom

Le 20 février
Corinne François Denèves / Un fauteuilpoulorchestre.com
Chloé Belleret / Le Parisien week-end

Le 27 février
Sarah Tisseyre / RFI

Le 6 février
Loïc Vennin / AFP international

Promotion :

Web :

Radio Libertaire / Interview avec Thomas Hahn le samedi 15 décembre
Cheek Magazine / interview avec Faustine Kopiejwski entre 17h et 18h le 19 décembre
AFP international / Interview de Roukiata par Loick Vennin
Le Point Afrique / Interview Marlène Panara

Radios :

France Culture / Emission La dispute le 7 janvier 2019
France Bleu / Emission *Fou d'humour* diffusée le 8 mars entre 16h15 et 16h30.
RFI / Interview de Roukiata par Sara Tisseyre diffusée le 13 mars à 8h54 et rediffusion à 19h20

Télévisions :

BFM TV / Interview Roukiata par Philippe Boillot diffusée le 6 février entre 10h et 18h
TV5 monde / Interview en direct Roukiata par Jean-Baptiste Urbain le 19 février entre 18h15 et 18h25.
France O / Emission *Les témoins d'outremer* diffusée le 28 février à 18h35 et rediffusée le 1er mars à 11h30
France 24 / Emission *à l'affiche* et interview pour Culture prime diffusée le 1er mars et multi rediffusée sur France 24 et France Info.
France 3 IDF / Interview de Roukiata par Jean-Laurent Serra diffusée le 1er mars dans le 19/20.

TF1 / Interview et tournage pour portrait culture diffusé après le 20h par Joséphine Devambez. Diffusion le 23 avril à 20h35.

Presse écrite :

La Croix / Interview avec Jeanne Ferney parue le 18 mars
L'Express / Interview parue le 6 mars
Le Parisien Week-end / interview parue le 8 mars



Samedi 16 février 2019 – N° 23048

Truculente Roukiata Ouedraogo

Le seul-en-scène de la comédienne mêle drôlerie et émotion

HUMOUR

Retenez son nom : Roukiata Ouedraogo. Car le voyage initiatique dans lequel nous emmène cette comédienne burkinabée vous réconciliera sans doute avec l'exercice – parfois bâclé, parfois futile – du seul-en-scène humoristique. A travers un récit soigné, une mise en scène et en lumière ingénieuse, son spectacle dégage une certaine harmonie. Dans un juste mélange de drôlerie et de bienveillance, elle plonge le public dans des moments de vie truculents, des faubourgs de Ouagadougou au quartier Château-Rouge à Paris.

Roukiata Ouedraogo est née il y a trente-sept ans au Burkina Faso. La petite « Rouki » s'accroche à l'école, écoutant sa mère qui lui dit : « *Ton premier mari, c'est ton diplôme.* » A l'adolescence, elle dévore les *telenovelas* et a des rêves d'ailleurs. Elle s'imagine dans une école de stylisme aux Etats-Unis. Bac en poche, ce sera la France et des petits boulots. Radieuse dans sa robe en tissu batik, Roukiata

Ouedraogo nous prend par la main pour nous raconter son histoire et interpréter mille et un personnages. Sans cynisme ni cliché.

Chaque saynète mélange le grave et le léger et porte un regard humain et délicat sur les décalages culturels entre la France et l'Afrique. Tour à tour caissière, nounou, maquilleuse et élève au cours Florent, rien n'a été simple pour cette jeune femme noire à l'accent burkinabé. Mais elle fait de ce témoignage personnel une sorte d'épopée drôle et émouvante.

Un conte moderne et universel

On éclate de rire quand elle raconte Jacky et ses clientes dans le salon de coiffure de Château-Rouge ou les castings sans lendemain. Et on est au bord des larmes quand elle aborde l'excision et fait parler son clitoris. Jamais dans le pathos ou la moquerie, toujours délicate et attachante, elle s'emploie à porter un regard indulgent sur les peines et les joies qui ont ponctué son parcours.

Roukiata Ouedraogo, également chroniqueuse dans l'émis-

sion « Par Jupiter! », sur France Inter, en a (presque) fini avec les galères. Après un passage remarqué au Théâtre du Lucernaire à Paris, la voilà sur la scène du Théâtre de l'Œuvre avec un spectacle très abouti et enchanteur grâce à l'humanité qui en émane. Sa joie de vivre est communicative, son expressivité souvent irrésistible. *Je demande la route*, formule africaine de politesse qui donne le titre à ce seule-en-scène, a l'allure d'un conte moderne et universel dans lequel cette comédienne-humoriste dévoile son art de la métamorphose.

Si, comme elle le dit, l'humour sert souvent à régler les conflits personnels au Burkina Faso, en France, le sien est un bain de jouvence. ■

SANDRINE BLANCHARD

Je demande la route,
texte et mise en scène Stéphane
Eliard et Roukiata Ouedraogo,
au Théâtre de l'Œuvre, 55 rue
de Clichy, Paris 9^e. Jusqu'au
24 avril, tous les mercredis
à 21 heures, puis en tournée.

THÉÂTRE

Le voyage d'une Africaine sauvée par l'humour

Avec *Je demande la route*, Roukiata Ouedraogo propose de la suivre dans son parcours semé d'embûches entre Ouagadougou et Paris. Un spectacle inclassable et décapant.

Roukiata Ouedraogo cache bien son jeu. Sur fond de musique africaine, là voilà, quand les spectateurs prennent place, vautrée sur une natte, crayon et cahier en main, à la lumière d'une lampe-tempête. Puis, le sourire aussi malicieux que les yeux, la chevelure aussi abondante que crépue, la jeune femme se dresse, elle a 13 ans. En route pour l'école de son village natal, dans la région de Ouagadougou, capitale du Burkina Faso, Afrique de l'Ouest. Une école où les gamins sont 180 par classe. L'histoire est romancée, mais colorée de vérités. Aussi lumineuse que la robe jaune de l'artiste. Aujourd'hui, Roukiata Ouedraogo est comédienne, chroniqueuse dans l'émission de France Inter *Par Jupiter*, autrice. De quoi être heureuse, et elle ne s'en cache pas, mais elle n'a rien oublié de son long chemin de jeune fille noire quittant d'abord sa famille et les traditions ancestrales pour se retrouver à Paris, en hiver, dans un studio minable, pourtant aux allures de palais de la liberté.

Pas question pour autant de pleurnicher. Le ressort pour fabriquer du lendemain qui chante, c'est celui d'un humour mordant, décoiffant. Quand il s'agit de viser par exemple le scénariste qui lors d'un casting lui demande de mimer un tire-bouchon. Aurait-il formulé, ce crétin, la même demande à une blonde aux pieds plats ? Quand elle aborde la question intime de l'excision, mutilation imposée aux petites filles, elle parvient encore à faire rire. Tout en dénonçant implacablement cet irrespect fondamental de la personne humaine.

Humour toujours, pour dire le poids du colonialisme dans l'ex-Haute-Volta. La course en taxi qui la ramène au village, qui



Ce spectacle est une leçon de vie. Fabienne Rappeneau

tourne à droite avenue Chirac, encore plus à droite avenue Sarkozy, juste un peu à gauche avenue Hollande, et qui met le clignotant à gauche pour tourner à droite sur l'avenue Macron, est impayable. On applaudit. *

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 12 janvier au Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, tél. 01 42 22 66 87. En janvier, reprise au Théâtre de l'Œuvre.

LA CROIX

lundi 18 mars 2019 – Quotidien n° 41358 – 2,00 €

Roukiata Ouedraogo, le rire pour réparer

— La comédienne s'arme d'humour pour retracer son parcours, de son enfance au Burkina Faso, marquée par l'excision, à ses débuts de comédienne en France découvrant « l'enfer des castings ».

La scène se déroule à la fin des années 1980, dans une école burkinabée. C'est jour de récitation, épreuve redoutée de tous les élèves qui baissent la tête tandis que l'instituteur scrute la classe. Tous sauf Roukiata, 8 ans, qui déjà s'éclaircit la gorge. L'oral, c'est son fort. Devant une classe bondée, elle déclame *La Cigale et la Fourmi* avec entrain. Chaque mot est scrupuleusement articulé, la voix bien modulée. Trente ans plus tard, cette fillette est devenue comédienne. Elle monte seule sur scène chaque mercredi pour porter *Je demande la route*, un spectacle écrit et mis en scène avec Stéphane Eliard, en collaboration avec le comédien Ali Bougheraba. Jouée près de 150 fois l'an dernier au Lucernaire, prolongée à trois reprises en raison de son succès, sa pièce est désormais à l'affiche du Théâtre de l'Œuvre, à Paris (1).

La jeune femme y retrace son enfance à Fada N'Gourma, dans l'est du Burkina Faso, puis dans les faubourgs de Ouagadougou, avec six frères et sœurs. Elle se souvient des *Fables* de La Fontaine apprises à la « lueur d'une flamme », de la longue marche chaque matin pour rejoindre l'école, des conseils avisés de sa mère – « *Ton travail, c'est ton premier époux !* »

Elle raconte son arrivée en France, à 20 ans, la vie dans un



Roukiata Ouedraogo évoque les difficultés pour les femmes noires à décrocher des rôles. Fabienne Rappeneau

petit studio parisien, sans argent ni contact, et cette rencontre avec une conseillère d'orientation qui lui suggère de travailler « dans le social », domaine pour lesquelles les Africaines ont une « *prédisposition* » selon elle. Dans son spectacle, la comédienne se délecte de ces clichés, moquant autant l'image des Noirs longtemps véhiculée en France – « *avec une grande bouche et des dents blanches* » – que les fantasmes des Africains sur Paris, la ville où tout scintille comme la tour Eiffel.

Sa famille espère que Roukiata épousera un « *Blanc gentil* ». Elle veut devenir styliste. En attendant, elle travaille comme maquilleuse dans un salon de beauté du quartier de Château-Rouge, « la

« *Non seulement je suis noire, mais en plus j'ai un accent à couper au couteau, c'est vrai que ça fait beaucoup !* »

capitale africaine de Paris ». Répérée lors d'un stage au cours Florent, elle intègre directement la deuxième année de formation. Ce sera donc le théâtre. C'est à cette époque qu'elle commence à écrire, laissant remonter à la surface le souvenir longtemps enfoui de son excision, à 3 ans. Un sujet sensible dont elle s'empare avec pudeur, entamant un dialogue avec « *ce bout de chair* » qu'on lui a volé. Roukiata Ouedraogo ne se rappelle pas

la douleur, mais elle n'a jamais oublié l'odeur, celle « *du beurre de karité ajouté à la mixture qu'on a appliqué sur ma plaie*. » « *C'est ici que j'ai pris conscience qu'il me manquait quelque chose*, confie-t-elle. Au Burkina, c'est un sujet tabou, même entre copines. En parler dans mon spectacle m'a libérée. »

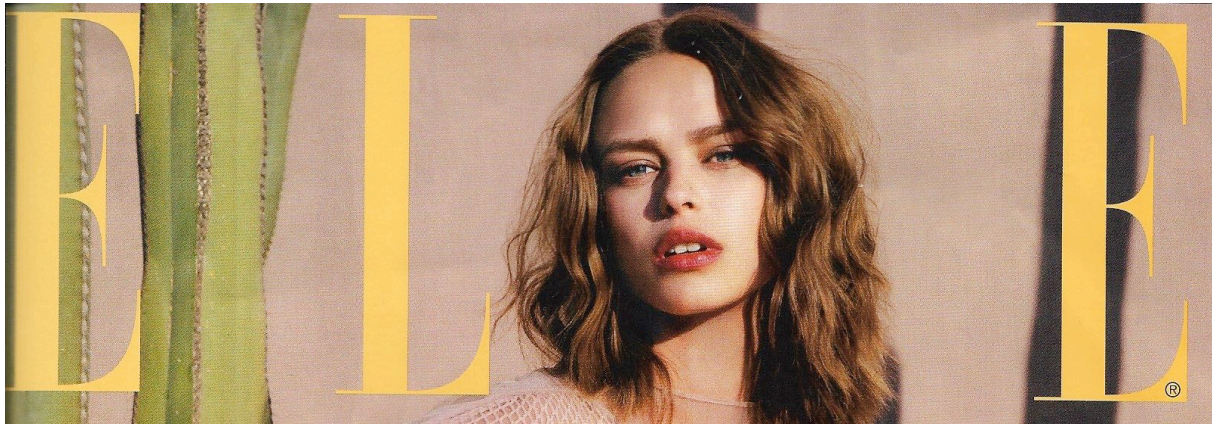
Depuis 2016, elle est chroniqueuse dans l'émission « *Par Jupiter !* » sur France Inter. « *Cela m'a donné une visibilité incroyable*. » Même si la médiatisation s'est accompagnée de déconvenues, notamment de commentaires insultants d'auditeurs sur son accent. « *L'un d'eux s'est plaint que la station soit devenue Radio Gabon. Un autre m'a comparé à Michel Leeb dans son sketch sur l'Africain... Cela m'a fait très mal*, avoue-t-elle, s'empressant comme toujours de s'en amuser. *Non seulement je suis noire, mais en plus j'ai un accent à couper au couteau, c'est vrai que ça fait beaucoup !* »

Pas facile de décrocher des rôles. Récemment, une directrice de casting l'a interrompue en plein milieu de sa présentation, s'étonnant de sa prononciation. « *Ça m'a cassé les pattes*. » Certains amis lui ont conseillé d'apprendre à « *parler comme une Blanche* », elle s'y refuse. « *Caricaturer l'accent français, je sais faire, mais ce n'est pas moi. Si on veut de moi tant mieux, sinon tant pis !* » Elle ne désespère pas d'obtenir le « *grand rôle* » qu'elle mérite. « *La patience est un chemin d'or...* »

Jeanne Ferney

(1) Jusqu'au 24 avril.

Rens. : 01.44.53.88.88. ; theatredeloivre.com. En tournée jusqu'en 2020. Les dates sur kimaimemesuive.fr



N°3818 – 22 février 2019



COUP DE CŒUR
L'OURAGAN OUEDRAOGO PAR CAROLINE SIX

Vous reconnaîtrez sa voix et son « accent à couper au coupe-coupe », comme elle en rit elle-même, si vous êtes branchés sur France Inter, où elle officie avec l'équipe de joyeux drilles de Charline Vanhoenacker. Mais il faut voir Roukiata Ouedraogo sur scène pour prendre toute la mesure de son charme et de son humour. Difficile de qualifier son spectacle de « seule en scène », tant les personnages qui défilent, nombreux, sont incarnés avec une énergie et une tendresse égales. De la salle de classe de 180 élèves où la petite Roukie déclame du La Fontaine sous la menace d'une courroie de Mobylette, aux premiers castings en France, en passant par les tchaches pleines de tchip des coiffeuses de Château-Rouge, la comédienne quadragénaire prouve qu'elle peut vraiment tout jouer, même un tire-bouchon ou un clitoris ! Si, forte de son parcours depuis son Burkina Faso natal, elle ne manque pas d'aborder des sujets graves, comme l'excision ou le racisme ordinaire, ce n'est jamais pour culpabiliser le spectateur ni sombrer dans le pathétique. « Je ne vais pas me plaindre, moi je suis arrivée en avion, il y en a qui arrivent à la nage », glisse-t-elle. Elle fait de chaque saynète une effusion de vie, à laquelle le public participe comme un vieux copain. Un voyage délicieux. ■

« JE DEMANDE LA ROUTE », jusqu'au 24 avril, Théâtre de l'Œuvre, Paris-9°.



Avec son seule-en-scène, Roukiata Ouedraogo illumine le Théâtre de l'œuvre (Paris 9^e).

Roukiata Ouedraogo

Elle trace sa route

THÉÂTRE. Sur scène et sur les ondes, la comédienne et humoriste née au Burkina Faso multiplie les allers-retours entre la France et l'Afrique, et s'attaque sans détour au fléau de l'excision, dont elle a été victime.

Par Chloé Belleret, photo Cyril Abad.

Son accent burkinabé « à couper au coupe-coupe » l'a longtemps complexée. Aujourd'hui assumé, il est devenu un fabuleux atout pour se démarquer. Chroniqueuse depuis près de deux ans dans l'émission de Charline Vanhoenacker et Alex Vizorek, « Par Jupiter ! », la

truculente Roukiata Ouedraogo ne passe pas inaperçue sur les ondes de France Inter. Roulant joyeusement les « r » dans son billet humoristique, la jeune femme de 39 ans décrypte avec malice l'actualité, osant çà et là de piquants parallèles entre la France et l'Afrique. Mais qu'on ne s'y

trompe pas, cette fonceuse partie du Burkina Faso à l'âge de 20 ans avec l'espoir de devenir styliste est d'abord une comédienne. Solaire et expressive en diable dans la vie comme sur les planches, elle joue en ce moment son troisième spectacle, *Je demande la route*, une manière de solliciter, en Afrique de l'Ouest, la bénédiction de son hôte avant de le quitter. Dans cet inclassable et réjouissant seule-en-scène, l'artiste formée au cours Florent conte avec tendresse, poésie et autodérision son itinéraire de migrante. Des bancs de l'école de son village à ses débuts de comédienne, en passant par son expérience de maquilleuse dans un salon de coiffure de Château-Rouge, petit coin d'Afrique en plein Paris.

« La scène pour accepter mon corps »

D'un geste, d'une attitude, d'une intonation, elle campe avec brio les membres du clan familial : son père, fonctionnaire épris de théâtre, ou sa mère, femme au foyer débrouillarde et militante aux mains et aux pieds de géant (elle chausse du 48 !). Entre deux conseils avisés de sa tante (« Les hommes, c'est comme les melons, il faut en tâter plusieurs avant de trouver le bon ») et un irrésistible mime de tire-bouchon, la comédienne ne craint pas d'aborder les sujets graves, comme son excision, à l'âge de 3 ans. Lors d'un habile et poignant dialogue avec son clitoris venu lui rendre visite, elle livre un plaidoyer contre « cette horreur qui abîme la vie des femmes ». « Lorsque, une fois en France, j'ai réalisé que je n'étais pas complète, je suis passée tout à coup de l'autre côté de la normalité. Ça a été terrible pour moi, les questions se bousculaient... Faire de la scène m'a permis d'affronter ma honte d'être différente, et d'accepter mon corps », confie celle qui écrit en ce moment un court-métrage sur la quête de féminité post-mutilation.

Résolument engagée, la comédienne sera également à l'automne prochain à l'affiche de *Graines d'espoir*, avec l'acteur José Garcia. Ce film documentaire signé Pierre Beccu laisse aux enfants d'Europe et d'Afrique le soin d'imaginer ensemble des solutions pour l'avenir. ■

« *Je demande la route* », tous les mercredis jusqu'au 24 avril au Théâtre de l'œuvre, Paris (9^e) ; le 15 mars à Villeneuve-Saint-Georges (Val-de-Marne), le 26 à Livardun (Meurthe-et-Moselle), etc.

10 MINUTES AVEC ROUKIATA OUEDRAOGO

Au fil d'un spectacle génial de drôlerie et d'humanité, la comédienne raconte son étonnant parcours qui l'a menée des bancs d'une école burkinabée jusqu'aux planches parisiennes.

ONE-WOMAN SHOW

Vous avez quitté le Burkina Faso pour la France à l'âge de 19 ans. Quelles furent vos premières impressions ?

Le froid ! Je suis arrivée en plein hiver, le 13 janvier 2000. J'étais jeune. Et naïve ! J'avais vu des films. Je connaissais Louis de Funès, mais j'ignorais que ces longs-métrages dataient un peu ! Et puis je pensais que les choses seraient faciles. J'ai découvert un monde à la cadence infernale, où tout le monde est stressé... Alors, je me suis mise au boulot pour trouver ma place.

Au départ, vous vouliez devenir styliste ?

C'est ça. Mais lorsque, comme moi, vous débarquez en France, on vous fait passer une visite médicale et voir une conseillère d'orientation. Selon cette dernière, j'avais plus de chances de réussir dans le social. Alors, j'ai enchaîné les petits boulots : caissière dans un supermarché, animatrice dans un centre de loisirs, maquilleuse dans un salon de coiffure...

Et comment le théâtre est-il arrivé dans votre vie ?

J'ai perdu mon frère, puis mon père, six mois plus tard. Et c'est à ce moment-là que j'ai décidé de m'inscrire au Cours Florent. Ce fut une révélation. J'y ai appris à m'imposer.

Pourquoi avez-vous écrit votre propre spectacle ?

C'était une sorte de thérapie. Par exemple, jusqu'ici, j'avais beaucoup de mal à évoquer mon excision. C'est une douleur, forcément. Alors j'ai imaginé ce sketch où mon clitoris me retrouve et frappe à ma porte, vingt ans plus tard, pour faire connaissance. Ça m'a fait un bien fou.

Avez-vous des envies de cinéma ?

Absolument ! Mais le cinéma n'est pas encore venu à moi. Je l'attends de pied ferme ! *Je demande la route.* Au théâtre de l'Œuvre, Paris (IX^e). Tous les mercredis, jusqu'au 24 avril.



Tour à tour danseuse, comédienne et dramaturge, l'humoriste met en scène ses multiples vies.

La Vie

28 février 2019 – N°3835

Je demande la route

THÉÂTRE « *Je demande la route* » : c'est ainsi que l'on se dit au revoir au Burkina Faso, demandant à son hôte la bénédiction pour poursuivre son destin. Un titre qui résume bien l'histoire de Roukiata Ouedraogo. Partie du Burkina Faso à 20 ans pour s'installer en France, la comédienne monte sur les planches pour raconter son parcours du combattant. De son école de Ouagadougou aux scènes parisiennes, elle relate tout sans détour : les traditions africaines, l'éducation au Burkina Faso, les petits boulots à son arrivée en France, les chocs culturels, les clichés... Sans tabou mais toujours avec dérision, elle dépeint aussi le racisme, l'immigration, l'excision. La jeune femme à l'énergie communicative se révèle fraîche et pétillante. Seule sur scène, elle alterne les rôles et incarne une multitude de personnages, du vieil oncle ancien tirailleur au patron de salon de coiffure de Château Rouge. On sort revigoré et heureux de ce récit de voyage initiatique. **YOUNA RIVALLAIN**

En tournée : Le 2 mars, à Cornillon-Confoux (13), Espace Pièle.
Le 8 mars, à Sainte-Geneviève-des-Bois (91), salle Gérard-Philipe.



ROUKIATA OUEDRAOGO, fraîche et pétillante, relate son parcours sans détour.

Le 15 mars, à Villeneuve-Saint-Georges (94), Sud-Est Théâtre.

Et jusqu'au 24 avril, au Théâtre de l'Œuvre, Paris (IX^e). <https://www.kimaimemesuive.fr>

Le Point Afrique

Roukiata Ouédraogo : « Je suis comédienne, je peux travailler les rôles »
Comédienne et chroniqueuse radio, Roukiata Ouédraogo présente son spectacle « Je demande la route » au théâtre de l'Œuvre à Paris, jusqu'au 24 avril.

Propos recueillis par Marlène Panara

Modifié le 01/04/2019 à 18:00 - Publié le 31/03/2019 à 10:49 | Le Point.fr



Roukiata Ouédraogo sur scène dans son spectacle "Je demande la route"

© Fabienne RAPPENEAU

Quand Roukiata Ouédraogo pose le pied en France, à l'âge de vingt ans, son avenir est tout tracé : elle sera styliste. Un rêve qu'elle nourrit depuis des années depuis Fada N'Gourma, la ville de son enfance, puis plus tard dans les faubourgs de Ouagadougou. Et pourtant, le chemin sera tout autre. Oubliées les études dans la mode – une conseillère d'orientation lui assure qu'elle doit travailler « dans le social » –, la jeune femme passe le Bafa et devient éducatrice. Puis caissière. Puis femme de ménage, mannequin, danseuse et maquilleuse, un métier qu'elle exercera pendant douze ans.

Mais toutes ces années en France ont instillé chez elle une peur qu'elle n'avait jamais côtoyée avant, quand elle était encore au Burkina Faso. Celle de parler en public. La faute à son accent, à « couper au coupe-coupe ». « Quand on vous montre du doigt dès que vous ouvrez la bouche, forcément, vous devenez complexée », explique-t-elle. Pour reprendre confiance, elle s'inscrit à un stage d'une semaine consacré à la prise de parole en public, dispensé par le Cours Florent. Ces quelques jours changeront sa vie. Plus que la décomplexer, l'expérience signe le début d'une nouvelle carrière : celle de comédienne.

Un seule-en-scène, une chronique hebdomadaire à la radio, un projet de court-métrage... Aujourd'hui, Roukiata Ouédraogo ne tient plus en place. Entre deux représentations de son spectacle *Je demande la route* au théâtre de l'Œuvre jusqu'au 24 avril, elle s'accorde une pause. Dans un restaurant du 1er arrondissement de Paris où elle a ses habitudes, elle a répondu au Point Afrique.

Le Point Afrique : Dans votre spectacle, vous racontez votre parcours, de votre enfance au Burkina, à vos premières années en France. Pourquoi avoir fait ce choix ?

Roukiata Ouédraogo : En écrivant le spectacle, je ne me suis pas dit « je vais monter sur scène pour parler de moi ». Je parle de sujets qui touchent beaucoup de gens. Mon parcours – une Africaine qui arrive dans un pays où rien n'est fait pour elle – est celui de nombreuses personnes ici en France. Laisser tomber son métier pour se lancer dans une nouvelle voie ou même la perte de proches sont aussi des situations que connaissent beaucoup de gens. Pour toutes ces raisons, je pense que mon spectacle est rassembleur, ça n'est pas seulement une raison pour me regarder le nombril.

Sur scène, vous dites que vous êtes venue à Paris pour entamer des études de stylisme...

Oui, mais dès mon arrivée, une conseillère d'orientation m'a « rembarée » ! Elle m'a dit que je n'étais pas faite pour le stylisme. Pour elle, toute Africaine qui arrive dans ce pays devait travailler dans le social. J'ai été tout de suite confrontée avec la réalité qui existe ici. Mais ça n'est pas parce qu'une porte se ferme qu'il faut baisser les bras. J'ai donc trouvé autre chose.

La comédie ?

Le théâtre s'est trouvé sur mon chemin sans que je le veuille. Je me suis inscrite un jour à un stage organisé par le Cours Florent, mais pas pour devenir comédienne. Après plusieurs années en France, j'étais devenue complexée, je n'osais même plus prendre la parole en public, car on me renvoyait toujours à mon accent. Je me suis dit que ça allait m'aider, que j'allais reprendre confiance. Et les autres ont su pour moi que j'étais faite pour ça. Mon professeur Georges Bécot m'a dit qu'il fallait que je continue. C'est ce que j'ai fait et je suis passée directement en deuxième année. Ça n'a pas été facile, mais je me suis accrochée.

Au-delà de votre parcours, vous évoquez aussi des sujets de société comme l'excision.

Je pense que nous les comédiens, conteurs, humoristes, nous avons une chance extraordinaire : celle de rassembler du monde, de prendre la parole et d'être écouté. Pour moi, il est hors de question que je monte sur scène pour parler du beau temps. Nous devons mettre à profit cette visibilité. Quand je prends la parole, j'essaye de dire des choses qui m'ont touchée. Je ne suis pas là non plus pour donner des leçons de morale, mais j'essaye de faire passer des messages. S'ils sont entendus, pour moi, c'est gagné. Quand toutes les communautés de la salle rient de la même blague, je me dis que le vivre-ensemble est possible.

Vous parlez aussi du fait d'être noir dans le cinéma français. Vous dites que les origines et la couleur de peau attribuent toujours les mêmes rôles aux comédiens et comédiennes noires.

Cela fait dix ans que je fais ce métier et le sujet est toujours délicat. J'applaudis vraiment l'initiative d'Aïssa Maïga, qui a dirigé le projet « Noire n'est pas mon métier » avec d'autres actrices et acteurs. Marteler ce message à plusieurs fera qu'il sera entendu, j'en suis sûre. Moi je considère que j'ai double peine : je suis noire et j'ai un accent. Je l'affectionne, il fait partie de moi, et pour rien au monde je ne le gommerais. D'ailleurs, Charline Vanhoenacker – la présentatrice de l'émission *Par Jupiter* sur France Inter, NDLR – m'a prise dans son équipe malgré lui. Si ça se trouve, je ne ferais pas de radio si je ne l'avais pas. C'est mon identité et l'héritage de ma culture. Après, c'est sûr que je dois être apte à jouer n'importe quel rôle. Mais qu'on me laisse le temps de travailler. Je

suis comédienne, je peux travailler les rôles. Donc je devrais avoir cette opportunité. Mais c'est la vie, je ne vais pas me plaindre !

Comment avez-vous écrit votre one-woman-show ?

J'ai besoin de contact, donc je ne m'isole surtout pas pour écrire. J'observe les gens. Je vais à Château-Rouge, je regarde comment ils fonctionnent. Quand je vois quelqu'un qui passe, je peux m'imaginer une histoire derrière juste de par sa démarche, sa façon de se tenir, de répondre au téléphone. J'aime avoir du mouvement autour de moi, car je tourne vite en rond. Et puis l'écriture m'apporte un bien-être. J'ai toujours écrit, que ce soit des poèmes ou des fictions.

L'écriture des chroniques pour la radio vous plaît-elle ?

C'est très différent. C'est une autre approche avec le public. Sur scène, le contact est direct. Il y a quelque chose qui se passe ou qui ne se passe pas d'ailleurs. Chaque soir est différent. À la radio, il y a une vraie barrière. Il faut, encore plus qu'au théâtre, être vigilant sur son écriture, et muscler son texte pour pouvoir aller chercher la personne qui écoute. Et sur France Inter, j'ai beaucoup de chance : Alex et Charline me laissent carte blanche. Je peux parler de tout ce que je veux, personne ne me relit. Ils découvrent mon texte à l'antenne, en direct.

Comment gérez-vous la notoriété liée à votre métier ?

Je ne me sens pas célèbre ! Je prends les choses comme elles viennent, je profite. Quand je joue le spectacle en régions, que je vois que certaines personnes font de nombreux kilomètres pour venir le voir, qu'ils m'attendent... ça me touche beaucoup. Je me dis « ces gens sont là pour toi », ils ne sont pas juste venus parce qu'il y avait un spectacle qui se jouait. À la fin du show, certains restent, on discute. Et c'est ce que j'aime aussi dans ce métier : le contact avec le public, l'échange.

Pourquoi avoir choisi de raconter l'histoire d'un personnage légendaire du Burkina, dans votre tout premier spectacle *Yennenga, l'épopée des Mossé* ?

C'est un sujet qui est venu à moi sans trop que je ne sache pourquoi. J'étais à Paris, loin de ma famille et de ma culture. En tant que femme, seule, noire, avec un accent « à couper au coupe-coupe », comme on dit, ça n'était pas facile pour moi. Écrire *Yennenga* a été une façon de me relier à ma culture que je garde dans mon cœur où que je sois. Et puis l'histoire de ce personnage m'a inspirée : cette femme part, renonce à son statut social et défie l'autorité de son père pour vivre sa vie. À l'époque, je cherchais ma place. Et *Yennenga* a été un élément fondateur, qui m'a permis de m'affirmer en tant que femme. Et puis j'avais envie de partager cette histoire avec les gens d'ici, de partager un mythe burkinabè.

Vous arrive-t-il de retourner au Burkina ?

Dès que je peux. Si demain je suis off et j'ai des sous, je pars ! C'est essentiel pour moi d'aller m'y ressourcer, de retrouver ma famille et mes racines. Au début de mon séjour en France, je n'ai pas pu y aller comme je voulais. Je n'avais les moyens d'acheter ni les billets d'avion ni les cadeaux pour mon entourage. Car on ne peut pas rentrer les mains vides, un retour, ça se prépare ! Et ça n'a pas été possible pour moi, même dans les moments les plus importants. Je n'ai pas pu assister aux funérailles de mon père et de mon grand frère. Ça a été une déchirure pour moi. Je n'en ai toujours pas fait le deuil. Mais même à distance, je suis bien sûr tout ce qui s'y passe. Mon premier canal, c'est ma mère, qui m'appelle tout le temps. Je reste très connectée à mon pays.



Du Burkina à Paris ou la revanche de "Rouki", modèle d'une francophonie décomplexée

20/03/2019 09:17 | AFP

"C'est une belle revanche": Burkinabè immigrée à Paris, Roukiata Ouedraogo a été caissière et femme de ménage avant de remplir les salles en humoriste d'une Afrique décomplexée. Marraine de la Journée de la Francophonie le 20 mars, celle qui avait "honte" de son français lira la dictée à des millions de francophones.

A Ouagadougou, la petite "Rouki" était dans une classe "de 180 élèves" où le professeur "nous éduquait à coups de courroie de mobylette". Pour réaliser son rêve et devenir styliste, Roukiata monte donc dans l'avion pour Paris, à tout juste 20 ans et le bac en poche. "J'ai eu de la chance, d'autres y vont à la nage", raconte-t-elle à l'AFP dans un de ces éclats de rire tonitruants qui ponctuent chacune de ses paroles.

Mais le mythe éclate : à Paris, une conseillère d'orientation lui rit au nez quand Roukiata lui parle de son ambition dans la mode. "Elle me propose un métier proche : travailleuse sociale", raconte-t-elle.

Comme beaucoup d'autres, elle prend alors ce qui vient. Caissière d'abord : "mais je confondais les francs CFA et les francs français...". Puis femme de ménage dans un hôtel. "Je n'ai tenu qu'une journée". Ou encore animatrice dans un centre pour enfants en difficulté. "J'ai découvert qu'en France aussi, il peut y avoir des enfants battus et qui ont faim".

La galère, elle l'a connue, comme quand le manque d'argent l'empêche d'aller aux funérailles de son père et de son grand frère. "Ne pas dire au revoir, c'est dur".

Mais, au hasard des rues de Paris, la chance lui sourit : elle est repérée et on lui propose de poser comme modèle pour une école de maquillage. "J'ai adoré", se souvient Roukiata, pétillante coquette à la chevelure afro très soignée. De modèle, elle devient étudiante et empoche un certificat de maquillage qui la fera travailler pour des stylistes et des photographes. Parallèlement, elle passe castings sur castings pour devenir comédienne.

Mais ce n'est "pas facile" de percer dans ce milieu quand on a un accent "à couper au coupe-coupe".

"On peut tout dire"

"La langue française n'est pas ma langue maternelle, j'avais l'impression que je ne pouvais pas la manier. J'avais un peu honte". Elle décide donc de faire un stage "prise de parole en public" au Cours Florent, célèbre école d'acteurs à Paris.

Dans le cadre de sa formation, elle crée un projet de spectacle autour de l'histoire de son peuple, les mossé du Burkina Faso. Le projet verra le jour et elle monte sur scène. Elle découvre alors qu'elle peut faire un atout de son africanité et écrit des seule-en-scène sans tabous où elle parle de tout, jusqu'à l'excision qu'elle a subie à trois ans.

"Avec l'humour, on peut tout dire", lâche Roukiata, qui se défend cependant d'être "humoriste". "Je suis plutôt une conteuse d'histoires, qu'elles soient belles ou moches".

A 39 ans, son succès l'a rendue plus visible : la radio France Inter est venue la chercher pour une chronique hebdomadaire et l'Organisation internationale de la Francophonie l'a élue marraine de la Journée internationale de la Francophonie, le 20 mars.

C'est donc elle qui lira la dictée francophone, retransmise en direct sur les cinq continents. Elle s'en étonne encore : "Moi, lire la dictée? Dans une langue que je ne maniais pas... C'est une belle revanche", dit-elle, rejetant cependant le statut d'icône de l'Africaine qui a réussi.

"Oui, j'ai eu beaucoup de chance. J'aurais pu mal tourner, mais je ne suis le porte-drapeau de personne".

Sa "richesse", qu'elle "utilise sur scène", c'est "l'Europe et l'Afrique". "Quand j'aurai des enfants, j'aimerais qu'ils jouent dans la poussière de Ouaga et montent à la tour Eiffel. Ils auront la double culture, comme ce que mes parents m'ont donné".

Loïck Vennin

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

HUMOUR

Roukiata Ouedraogo intègre avec une facilité déconcertante les facettes de l'art du comédien et du clown

"Je demande la route", Théâtre de l'Œuvre, Paris

Roukiata Ouedraogo présente son spectacle "Je demande la route". Difficile de ne pas lui répondre que la route est droite et belle en saluant tout le talent dont elle fait preuve sur scène.

Roukiata Ouedraogo est pour ainsi dire une princesse qui, ayant découvert le secret des griots et leur art de raconter, donne corps et parole à tous les personnages qui ont marqué sa vie. Elle fait ainsi cadeau de l'humour africain et le fait savoir dans la joie de jouer.

Allant bien au-delà d'un soliloque moqueur ou sarcastique, Roukiata fait œuvre picaresque. En faisant vivre toutes ses ombres, en partant du village, quittant son enfance, sa famille : partant à la conquête du monde. Le public l'accompagne dans le rire.

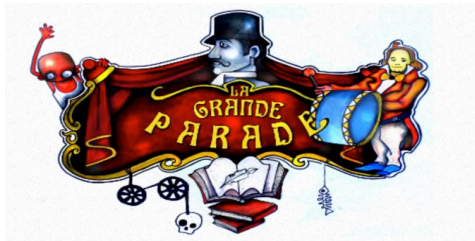
Les récitations ânonnées à l'école communale, les conseils du grand frère, son arrivée en France, son grand-père ancien de la guerre, sa hantise du froid, son premier appart au dernier étage avec vue sur les chéneaux. De la bureaucrate de l'état civil aux femmes du salon de coiffure à Château-rouge, des métiers de gardienne d'enfants à celui de comédienne, tout fait conte, conte moderne, conte initiatique.

Partant d'une humble servante, presque à la lueur d'une chandelle, la comédienne occupe la scène en souplesse et détermination, intègre avec une facilité déconcertante les facettes de l'art du comédien et du clown, consciente de ses effets et la première amusée de l'effet produit sur le public et sa propre apparence. Le récit et le corps s'unissent pour faire sens. Sous le récit haut en couleur, la gravité affleure. Tous ces états d'âme que concrétisent les images d'Épinal sur les noirs... Roukiata les retourne, les pousse jusqu'à imiter Michel Leeb imitant un noir imitant Michel Leeb. Ou offrir dans la fulgurance de son surgissement le fantôme exubérant de Joséphine Becker dansant à "la revue nègre".

Il y a dans tout cela comme un art de la métamorphose. La comédienne peut bien s'offrir, pour un instant seulement, quelques tics du "seul en scène" contemporain, et céder à ce besoin d'arpentage de l'avant-scène : cela fait partie du jeu.

Le spectateur ébloui se souvient du sourire complice et amusé, le mouvement de la révérence fière et discrète. La Grâce.

Jean Grapin



Sur la route de Roukiata : femme stylée au Burkina Faso

Écrit par Guillaume Chérel | Catégorie : **Théâtre** | Mis à jour : jeudi 31 janvier 2019 17:02 | Affichages : 78

Je demande la route, au Burkina, c'est une manière d'être adoubé par les anciens que l'on va saluer, consulter avant de partir. La route de Roukiata Ouedraogo fut longue et parsemée d'embûches mais pleine de vie et de surprises. Et ce n'est pas fini. Originaire du « Pays des Hommes-Intègres » (et de Sankara, le Che Guevara africain), alias le Burkina Faso, Roukiata Ouedraogo a fait de son accent africain, dont elle avait honte en débarquant en France, une force. Après son passage au Lucernaire, où elle a triomphé avec son spectacle "Je demande la route", elle est passée à une salle plus grande (le Théâtre de l'œuvre) pour raconter le long parcours qui l'a mené de son école primaire, où elle récitait la fable de la cigale et la fourmi, à France Inter, où ses chroniques ravissent plus d'un million d'auditeurs. Mais avant cela elle fut animatrice, nounou, comédienne de théâtre de rue, maquilleuse, danseuse.

"Je demande la route" n'est pas un one woman show, car elle n'est pas seule en scène, tant elle réussit à incarner une galerie de personnages hauts en couleur, et sans jeu de mots. Que ce soit le professeur sévère, qui n'est de bonne humeur que les jours de paie ; sa mère, évidemment (forte personnalité), comme son grand-père, ancien tirailleur, qui lui offre ses godillots pour qu'elle n'ait pas froid en hiver... Car elle part en France, où elle rêve de devenir styliste. On lui fait vite comprendre qu'elle ferait mieux de travailler dans le social, vue la tête qu'elle a. Son premier job est caissière dans un supermarché mais elle confond les francs CFA. C'est toute une époque (France-Afrique post coloniale) qu'elle nous raconte, à la manière d'un griot-femme, sous l'arbre à palabres.

Drôle, sensible et sans tabous, Roukiata casse les codes du genre pour insuffler de l'humour à ces années de... galères, faut dire ce qui est, mais dans la bonne humeur. Car ce n'est pas une légende de dire qu'on aime rire au Burkina, comme au Sénégal, où l'on peut se traiter d'esclave sans se vexer pour autant. Enfant, Roukiata rêvait d'être aussi heureuse que dans une Novela brésilienne... Elle s'est retrouvée logée sous les toits de Paris entourée de voisins froids comme des portes de prison. Mais rien ne l'a découragée. Malgré les coups de pompe, chacune de ses aventures est l'occasion d'une réflexion drôle sur les décalages culturels entre la France et l'Afrique. Plutôt que de se plaindre, c'est avec une légèreté mordante qu'elle se remémore son excision (!), enfant, puis le dur parcours d'une « migrante » (on disait immigrée il y a peu) désargentée et non diplômée. Rien de mieux que l'autodérision pour relativiser : oui, sa famille compte sur elle pour l'argent. Oui le quartier de Château Rouge, où elle travailla chez un coiffeur-institut de beauté, est une mini capitale parigot-africaine, où il fait bon se ressourcer. Roukiata a tracé sa route pour arriver où elle en est. Sa bourlingue artistique ne fait que commencer : elle écrit un livre, se lance dans la BD, cuisine, joue la comédie, fait de la radio, le cinéma va forcément s'intéresser à elle, pour des rôles autres que femme de ménage, nounou, ou putes (dixit)... Son spectacle est bien éclairé et sobrement mis en scène par Stéphane Eliard et Ali Bougheraba. Allez voir Roukiata, à Paris, et bientôt en tournée, jusqu'au 25 mai : ça coute moins cher qu'un billet d'avion pour Ouagadougou et son énergie positive est contagieuse !

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Je demande la route, texte et mise en scène de Roukiata Ouedraogo et Stéphane Eliard, Théâtre de l'Œuvre

Fév 21, 2019 | Commentaires fermés sur Je demande la route, texte et mise en scène de Roukiata Ouedraogo et Stéphane Eliard, Théâtre de l'Œuvre

Les f du Fauteuil

f = Bien

ff = Très bien

fff = À ne manquer sous aucun prétexte

(S'il n'y a rien, et bien... non... ce n'est pas un oubli de notre part !)

fff article de **Corinne François-Denève**

Il n'y a à cela aucun doute : dans quelques semaines, quelques mois, Roukiata Ouedraogo sera sur toutes les ondes, sur tous les écrans, estampillée « humoriste du moment ». Elle est déjà présente à la radio, sur France Inter, dans l'émission *Par Jupiter !* C'est évidemment tout le mal qu'on lui souhaite (et qu'elle fréquente assidument Nagui, vous comprendrez en allant la voir). Mais il y a chez Roukiata Ouedraogo bien plus que le sens de la *punchline* facile propre aux chroniqueurs à la mode. Son premier spectacle, consacré à la fondation du royaume mossi et à la naissance de son nom, ne s'intitulait-il pas *Yennenga, l'épopée des Mossé* ?

Je demande la route est l'autobiographie théâtrale de cette princesse, née au Burkina et arrivée en France à la vingtaine. Au public, elle confie ses tribulations, de sa chambre de bonne minable aux planches du Théâtre de l'Œuvre, en passant par le cours Florent. Une succession de sketches bien rythmés la présente en caissière trop compassionnelle, en nounou chantante, en maquilleuse de Château-Rouge. « Truculente », pleine de verve, elle l'est certainement, incarnant une série de personnages fort en gueule et haut en couleurs, perchée sur d'improbables cothurnes (mais si, mais si, on était au premier rang, on a vu, quoi) et cintrée dans une très jolie robe. Par moments, et c'est attendu, le propos se teinte de saillies « sociétales » – racisme, exploitation, mondialisation. L'écriture est dense et intelligente, et jamais racoleuse : la partie sur l'excision, ainsi, réussit à émouvoir et à questionner. Quant à savoir si on peut rire de stéréotypes culturels, il en est sans cesse question, l'autrice se livrant par exemple à une imitation de Michel Leeb imitant... quoi au fait ?

Le plateau est dépouillé ; trois petites souches de bois, de l'eau, une lampe – c'est peut-être un peu facile, mais c'est aussi (enfin) très simple. Lorsque l'actrice tombe le masque de la comique (« *Tombe le masque* » était le titre de la première version du spectacle), une véritable poésie affleure, entre hommages aux anciens, aux mères, à une terre lointaine – un peu de Sotigui Kouyaté chez Vivendi, ou chez Lugué-Poe – finalement, tout cela prend sens. Une « humoriste » qui fait sens et donne du sens, un conte plus qu'un sketch : c'est sans doute cela, le « je demande la route » (et on espère qu'elle ne le demande pas trois fois, et qu'elle nous reste, surtout, encore).



RegArts

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

ACCUEIL

SEUL EN SCÈNE

ROUKIATA OUEDRAOGO – JE DEMANDE LA ROUTE

Mis en ligne le 6 février 2019



Photo © Fabienne Rappeneau

Entre le Burkina Faso et la France, de la fable de La Fontaine à l'école primaire au beauty shop de Château Rouge, Roukiata Ouedraogo nous conte ses mésaventures.

La chroniqueuse de France Inter ne prend pas parti et narre avec humour son expérience peuplée de personnages croqués avec bienveillance. Elle nous montre le clash culturel entre les deux pays, la différence de posture, de langage. Elle ne tente pas de dissimuler son accent qu'elle arbore fièrement. Le phrasé est délicieux ; nous entendons la mère, Francky, la voisine méfiante et l'assistante sociale. Son énergie est débordante, elle nous fait rire et nous donne même envie de danser. Seul bémol, trop de sujets sont abordés même s'ils sont amenés avec finesse. Elle souhaite apporter de la profondeur à son propos en évoquant des sujets politiquement sensibles. Le spectacle est, dans ce qu'il raconte, un acte politique en soi si l'on souhaite l'interpréter sous le prisme de l'engagement. Pourquoi l'explicitier ?

Roukiata Ouedraogo a l'intelligence de se jouer de l'imaginaire collectif, de l'altérité et nous embarque dans cette histoire singulière et universelle. Quel talent !

Alexandra Diaz



THEATRE : ROUKIATA OUEDRAOGO, UN SOURIRE CONTAGIEUX

Publié le 10 février 2019 | Par *Audrey Jean*

Après un beau succès au Lucernaire, Roukiata Ouedraogo est de retour avec son spectacle autobiographique « Je demande la route » cette fois programmé au Théâtre de l'Œuvre tous les mercredis. Elle nous conte avec une bonne humeur désopilante son parcours, de l'Afrique à Paris, un récit haut en couleurs où clichés et autres raccourcis en prennent pour leur grade grâce à son humour décapant. Durant un peu plus d'une heure Roukiata Ouedraogo nous contamine allègrement avec son sourire...un petit bout de femme mais un concentré d'énergie et de joie en toutes circonstances.

Beaucoup d'épreuves pour en arriver là mais jamais elle ne se sera départie ni de son sourire ni de sa combativité. Roukiata Ouedraogo partage avec nous son histoire, de l'enfant qu'elle était au Burkina Faso à la parisienne qu'elle est devenue, et ce récit aux allures de quête initiatique révèle en chemin de nombreux personnages truculents. La mère tout d'abord qui sous des dehors de rudesse africaine dégouline d'amour et de fierté pour sa fille, Le père et le frère férus de culture et initiateurs indéniables d'une passion à venir pour le théâtre, Les collègues et les clients tordants du salon de coiffure de Château rouge, Nagui en but ultime d'une carrière à dessiner. Un point de vue toujours placé du côté du positif, une propension impressionnante à aller de l'avant quoiqu'il arrive, et Roukiata Ouedraogo fait son bonhomme de chemin jusqu'au Théâtre de l'Œuvre. Elle apporte avec elle toute la complexité de l'Afrique, ses traditions, son folklore, les chants et les danses, mais aussi les doutes, le racisme et les violences faites aux femmes. Un spectacle dense, grave et léger à la fois, qui éclaire de sa lumière les tristes soirées d'hiver.

Audrey Jean

ROUKIATA OUEDRAOGO - JE DEMANDE LA ROUTE
Théâtre de l'Oeuvre (Paris) janvier 2019



Seule en scène interprété par Roukiata Ouedraogo dans une mise en scène de Stéphane Eliard.

Le spectacle démarre par la récitation de "La Cigale et la fourmi" par la petite Roukiata en classe à l'âge de 8 ans. Sa première scène. Initiée au théâtre par son père et son frère, la petite dernière d'une fratrie de sept enfants venait de rencontrer un univers fait pour elle, qu'elle allait retrouver quelques dizaines d'années plus tard...

Auparavant, la belle est partie à Paris pour être styliste mais d'animatrice en chroniqueuse, le chemin allait la ramener inévitablement vers un plateau de théâtre. C'est tout ce parcours que **Roukiata Ouedraogo** raconte dans "**Je demande la route**" avec une énergie et une aisance impressionnantes.

Pétillante, au visage expressif et à la vraie capacité de comédienne à passer d'un personnage à un autre, elle évoque sa famille, l'école en Afrique, Un oncle tiraillier qui a combattu pour la France pendant la guerre. Elle relate ensuite son arrivée en France, ses premières expériences de travail et son premier appartement.

Co-écrit et mis en scène par **Stéphane Eliard**, avec la collaboration artistique d'**Ali Bougheraba**, "Je demande la route" est la vision d'une jeune africaine sur la vie en France et les différences avec son continent d'origine d'où elle garde les traditions et coutumes comme celle de "demander la route".

L'émotion affleure dans ce spectacle notamment quand elle évoque les conditions de vie dans son pays ou l'excision. Mais le dynamisme et la volonté de Roukiata transforment chaque difficulté en positif.

Avec un bel abattage et beaucoup d'autodérision, Roukiata Ouedraogo se raconte avec élégance et humour. C'est simple et efficace. La comédienne, à la présence indiscutable et une sincérité à toute épreuve, fait partager son parcours émouvant qui, au passage, en dit beaucoup sur l'intégration et sur les rapports nord-sud dans un spectacle plein de fraîcheur et de sagesse.



Le 14 février 2019

Un spectacle touchant, un humour fin, la vie d'une petite fille née au Burkina Faso, qui deviendra comédienne à Paris.

Sur la scène, trois souches, le bas est écorcé, le haut est brûlé. Une lampe à pétrole, une vraie, il n'y a pas de LED là dedans. Une natte rouge, un cahier d'écolier à la couverture verte, un peu roulé. Noir. Lumière. Roukiata Ouédraogo est allongée sur scène, elle écrit sur le cahier. Elle se lève, avance, les bras écartés, sourire éclatant.

« J'ai 8 ans ». Cheveux crépus comme un Jackson Five, accent à coupe au couteau. Elle a 8 ans, et composition. Chanson ou récitation ? Récitation. La cigale et la fourmi. Elle raconte. La rentrée des classes. Met en perspective le Burkina Faso et la France. L'enseignant qui a peur de ses 30 élèves et celui qui fait peur aux 180 siens. Le cahier qu'on efface (quand la gomme marche) parce qu'il peut resservir.

On va grandir avec elle. Partir en France, avec les chaussures de l'oncle ancien combattant, parce qu'en France il fait froid. Y arriver, subir l'orientation, découvrir les premiers voisins, le monde de Château Rouge. Croiser un policier antillais. Parler d'excision.

Toujours avec un humour. Le texte de Roukiata Ouédraogo et Stéphane Eliard évite avec finesse les pièges du pathos et de l'humour communautaire. On rit, on rit ensemble, on rit parce que c'est amusant, on rit sans se moquer. On rit franchement.

Et quand, dans la lignée de Michel Leeb, elle prend l'accent du petit européen qui revient de chez sa nourrice africaine, celui du petit africain qui revient de chez sa nourrice chinoise, on rit, ça fait du bien aussi, le politiquement incorrect, quand il s'amuse sans se moquer. C'est ça aussi, la mondialisation, intégrer ce qu'il y a de bon dans les usages des autres, la parenté à plaisanterie, qui règle les conflits par l'humour.

Pourquoi demander la route ? C'est la façon burkinabè de dire qu'on va y aller. La salle lui a donné la route, hier soir, une belle standing ovation, méritée.

Guillaume d'Azemar de Fabregues

ROUKIATA OUEDRAOGO JE DEMANDE LA ROUTE

Article publié dans la *Lettre* n° 469
du 26 décembre 2018



Pour voir notre sélection de visuels et de vidéos, cliquez ici.

ROUKIATA OUEDRAOGO. JE DEMANDE LA ROUTE. Texte et mise en scène Stéphane Eliard et Roukiata Ouedraogo. Collaboration artistique Ali Bougheraba avec Roukiata Ouedraogo.

Ce n'est pas une valise en carton que Roukiata aurait pu emporter lorsqu'elle quitta son Burkina Faso natal mais une paire de godillots ! Le froid, c'est ce que craignait le plus la jeune bachelière. Avant son départ, elle rendit visite à son oncle pour lui en parler mais aussi pour lui « demander la route » selon la tradition. En dépit de ses protestations, le tonton lui confia, comme un trésor, les brodequins qui permirent à l'artilleur qu'il fut de supporter les intempéries « durant les deux guerres mondiales et celle d'Indochine », assure-t-il, engagé au service de la France avant d'en être expulsé !

Elle, au moins, prenait l'avion, elle ne partait pas, dit-elle, « à la nage ». Cette clairvoyance teintée d'humour sur sa propre chance accompagna ses pas sur une voie qu'elle emprunta sans hésitation, à la découverte d'un pays dont tous rêvaient à Ouagadougou, la France, même si elle, aurait préféré entreprendre des études de styliste aux États-Unis.

Roukiata Ouedraogo possède le phrasé inimitable des conteuses africaines. On écouterait des heures durant le récit exemplaire d'une enfance où les enfants étaient éduqués par tout le village, où les journées d'écolière se déroulaient en silence dans des classes surchargées, où les soirées se passaient en famille devant une télévision vendeuse de rêve. « Ton premier mari c'est ton travail... Ne nous déçois pas Rouki », lui répétait sa mère. Alors elle décida que ce rêve deviendrait réalité. Elle choisit le froid, les rues parisiennes dépourvues des cris d'enfants et suivit sans se plaindre un parcours du combattant pour trouver un logis, gagner un salaire destiné, en partie, à « l'humanitaire familial » et s'asseoir enfin sur les bancs du cours Florent avant d'affronter des castings pour le moins farfelus, celui de l'imitation du tire-bouchon, inénarrable, n'étant pas des moindres !

Style fleuri, langue chantante, les anecdotes se parent de mille couleurs émaillées de réflexions pragmatiques sur la vie et le choc des cultures, un récit qui révèle une formidable foi dans une existence que Roukiata Ouedraogo a décidé de vivre pleinement car elle possède la meilleure qualité qui soit, le courage.

Exquise dans sa robe légère, sa noire crinière encadrant un visage au sourire lumineux, elle ensorcelle son auditoire littéralement pris sous le charme. *M-P.P. Lucernaire 6e.*

Pour vous abonner gratuitement à la Newsletter cliquez ici

Index des spectacles

Nota: pour revenir à « Spectacles Sélection » utiliser la flèche « retour » de votre navigateur

CULTURE-TOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

LU / VU PAR **CHARLES-EDOUARD AUBRY**

Publié le 26 déc. 2018

RECOMMANDATION

En priorité ♥♥♥♥♥



ONE-MAN-SHOW

Roukiata Ouedraogo - Je demande la route

Attention: Roukiata Ouedraogo a beaucoup de choses d'une future grande !

THEME

Du Burkina Fasso à la France, d'une famille omnipotente à la solitude d'un studio sordide, du salon de coiffure à Château Rouge à la carrière d'actrice, l'itinéraire pas vraiment gâté d'une Africaine débarquée à Paris avec des rêves plein la tête. Un chassé-croisé d'histoires graves et légères, mais toujours drôles et résolument optimistes, entre l'Afrique et la France, pour un parcours riche en péripéties.

POINTS FORTS

Roukiata Ouedraogo. Retenez bien ce nom : à la fois auteur, metteur en scène et interprète de son spectacle, c'est une artiste complète. Une humoriste, dans la ligne de Florence Foresti ou Gad Elmaleh, qui sait tout faire et occupe la scène avec une présence et une aisance rares. Le spectacle est composé d'une succession de sketches, qui s'enchaînent avec fluidité et composent une pièce homogène. L'écriture est précise et musclée. Son humour est vif, descriptif et toujours fraternel. Comparée à des humoristes constamment dans la surenchère d'un cynisme facile ou d'une méchanceté gratuite, Roukiata Ouedraogo fait parler un naturel généreux et bienveillant. Elle se moque d'elle-même enchaînant les castings sans succès mais il faut l'avoir vu faire le verre à moitié vide ou l'ouvre-bouteille pour être facilement convaincu de ses grands talents de comédienne. Dotée d'une élocution qui lui permet une diction mitrailleuse pour mettre en scène sa famille africaine, elle ajoute une capacité à occuper l'espace et une expressivité qui lui permet toutes les mimiques. Son interprétation, comme son regard sur les autres et ce qui l'entoure, est d'une grande finesse.

POINTS FAIBLES

Quelques petites longueurs parfois. Le spectacle est très dense mais pourrait être raccourci d'une dizaine de minutes.

EN DEUX MOTS ...

Chacun de ses aventures est l'occasion d'une réflexion à la fois drôle et délicate sur les décalages culturels entre la France et l'Afrique. Roukiata Ouedraogo aborde avec une humanité indulgente et affectueuse les thèmes qui lui sont chers : l'immigration, l'école, la famille, l'excision, le racisme, avec un regard léger et doux. Elle ne se moque jamais, préférant la tendresse et une éternelle bonne humeur.

UN EXTRAIT

- "Ca y est, je suis à Paris.
- Vous croyez que vous allez débarquer comme ça en France hop, hop, hop, hop, tout est gratuit pour vous. Et bien non, vous allez en chier ma petite!"

L'AUTEUR

Roukiata Ouedraogo est une artiste burkinabée, née en 1979, qui vit en France depuis 18 ans. Après avoir exercé différents métiers -ce qu'elle raconte dans le spectacle-, elle est diplômée du cours Florent en 2008. Elle a déjà écrit et joué deux spectacles, «Yennenga, l'épopée des Mossé» et «Ouagadougou pressé», qui ont connu un franc succès. C'est une artiste protéiforme et il ne serait pas surprenant de la voir plus souvent au cinéma, ou à la télévision où elle a déjà fait quelques apparitions. Elle est également chroniqueuse dans l'émission « Par Jupiter », sur France-Inter, tous les lundis à 17 heures.



Théâtre > nouveautés < festival actu



Je demande la route (jusqu'au 12 janvier)

Mise en scène de Stéphane Eliard et Roukiata Ouedraogo avec Roukiata Ouedraogo écrit par Stéphane Eliard et Roukiata Ouedraogo

Roukiata Ouedraogo demande la route afin de quitter le Burkina Faso pour Paris. Elle va très vite se confronter à des difficultés qu'elle n'avait pas le moins du monde anticipé. Loin d'une aventure paisible et sereine, le fossé culturel entre la France et son pays d'origine va rapidement la mettre face à des choix compliqués. Avec beaucoup d'humour et d'autodérision, elle dépeint les travers de la société française mais également les différences entre ces deux pays. L'accueil, les relations humaines, l'accès à une formation ou à un emploi, sans oublier le logement... sont tant de sujets abordés dans ce spectacle. Mais Roukiata Ouedraogo nous emmène également dans son intimité en évoquant notamment l'excision, l'argent et l'absence de sa famille. On l'accompagne dans ce périple sinueux mais toujours joyeux, découvrant tantôt sa mère, son maître d'école, son patron ou ses voisins. Loin de se cantonner à raconter la vie d'une femme arrivant dans un pays qui ne l'attendait pas, elle nous distille avec sa joie de vivre, ses multiples aventures, qu'elles soient d'ailleurs heureuses ou malheureuses, et nous expose parfois un point de vue que nous ne connaissions pas. C'est drôle, fin, plein de délicatesse et d'espérance. Elle rit, danse, nous interpelle et nous prend la main pour nous emmener dans un monde extrêmement chaleureux et bienveillant. Un bon spectacle, par une jolie comédienne : bref, un beau moment d'humanité et de poésie...

Christian Besnerais

ANNOUS PARIS

5 spectacles d'humour pour commencer 2019 en se marrant

Bonne année 2019 ! Pour écrire cette nouvelle page blanche, on vous propose une thérapie collective par le rire. Oubliez les soucis de l'année passée et appréhendez cette nouvelle avec une bonne dose d'humour. Les humoristes parmi les meilleurs du moment sauront animer vos soirées de janvier et vous faire rire jusqu'aux larmes. Et c'est bon pour vos abdos, alors lâchez-vous !

Roukiata Ouedraogo « Je demande la route »

au Lucernaire jusqu'au 12 janvier 2019

One-woman-show autobiographique, on suit les péripéties de la petite « Rouki », son enfance et son adolescence à Ouagadougou au Burkina Faso jusqu'à ce qu'elle « demande la route » (synonyme de respect et de bénédictions) à ses proches pour son départ en France. Après quelques recommandations de son grand-père tiraillleur sénégalais contre le froid, la voilà enfin à Paris à ses débuts. Ravie d'habiter une chambre de bonne, elle garde sa bonne humeur malgré les difficultés d'intégration dans un pays où les gens sont encore plus froids que le climat hivernal. Elle enchaîne alors les petits boulots : caissière chez Shopi, nounou ou encore coiffeuse dans un salon à Château Rouge avant de décider de devenir comédienne. Les premiers castings arrivent, il faudra se faire remarquer en mimant un tire-bouchon... Touchante, **Roukiata Ouedraogo** se livre sur scène avec sincérité et force. Elle est la preuve qu'avec humour on peut aborder tous les sujets y compris les plus graves : la mort, le racisme, l'immigration et même l'excision. Une belle prouesse pour cette comédienne qui sait nous captiver pendant plus d'une heure.

Claire Nini le 21 décembre 2018